

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 21

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

un an . . . 4 fr. 50
SUISSE six mois . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 27 mai 1882.

Il existe dans notre canton et dans la Suisse romande, de « chansons » populaires que nous aimons toujours entendre et qui peignent souvent avec beaucoup d'originalité et de bonheur quelque épisode de notre histoire nationale, quelque trait de nos mœurs champêtres. De temps en temps, un papa, à cheveux blancs, nous dit une de ces « bonnes vieilles » avec une voix tremblante, mais pleine d'expression et de sentiment ; et chacun d'accompagner le refrain et d'applaudir. Mais demandez à notre jeune génération quelques-unes de ces chansons, personne ne saura vous en citer le moindre couplet. On vous fredonnera peut-être l'air, mais les paroles manqueront et vice-versa. — Il est cependant mainte occasion dans la vie où un bout de chanson fait si bien et où l'on donnerait je ne sais quoi pour se souvenir de quelques couplets s'adaptant à la circonstance. Nous citerons les fêtes patriotiques, les réunions d'amis, de sociétés, les baptêmes, les noces, etc., où nous voyons souvent un pauvre convive se lever à la sollicitation de ses amis, attaquer les premiers mots d'une chanson, puis tousser, se gratter le front en faisant appel à sa mémoire qui lui fait défaut.

Décidément notre vieux répertoire s'en va, et avec lui la bonne et franche gaieté. Notre intention est donc de publier chaque mois au moins, et plus fréquemment peut-être, une chanson populaire, avec la musique et sous les soins de notre aimable collaborateur, M. Dénéréaz, qui débute aujourd'hui par un morceau de sa composition, complètement inédit : *La tsanson ddi fenésons*.

Ce qui précède ne veut pas dire que nous nous en tiendrons exclusivement aux productions vaudaises ou romandes ; nous puiserons quelquefois dans les chansonniers français les plus populaires, et nous serons reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui voudront bien nous signaler quelque morceau intéressant à reproduire, ainsi que les renseignements relatifs aux circonstances qui les ont inspirés.

Il nous tombe sous les yeux ces curieuses et spirituelles réflexions inspirées à M. Bernadille, par un ouvrage que M^{me} la comtesse de Bassonville a publié, il y a deux ou trois ans, sous le titre :

Almanach du savoir-vivre. J'ai été terrifié, dit-il, en parcourant ce code du bon ton. Combien de choses essentielles que j'ignorais absolument et que de solécismes on fait contre les beaux usages, sans s'en douter ! C'est à désespérer de devenir jamais un homme du monde accompli, selon le cœur de Mme de Bassonville.

Par exemple, le chapitre des chapeaux est tout un poème. Sachez que le signe le plus infailible auquel se reconnaît le parfait homme du monde, c'est à la façon aisée et gracieuse dont il tient son chapeau. Dès votre premier pas dans un salon, vous serez jugé et classé à cette marque infailible. « Votre chapeau, façon tuyau de poêle, disait Mme de Girardin, est bien lourd, bien incommode ; mais gardez-le, car il est si difficile à bien porter, que c'est le dernier détail où puisse se marquer l'éducation qu'on a reçue et le monde dans lequel on vit ». — Non seulement le visiteur doit garder avec élégance son chapeau à la main, mais vous manquez de savoir-vivre, si vous mettez de l'empressement à le presser de s'en débarrasser. Rencontrez-vous une femme dans l'escalier ? vous devez porter la main à votre chapeau, suivant Mme de Bassonville. Cependant, un jour, ayant agi conformément à ce précepte, je fus repris par un ami, gentleman aussi distingué par les manières que par la naissance, comme d'un manque de tact, attendu que mon salut pouvait faire croire à cette dame que j'avais eu l'honneur de la voir quelquefois ailleurs, tandis qu'il n'en était rien. Toutes ces nuances sont bien délicates !

On doit toucher son chapeau en entrant dans un wagon, dans un omnibus.

L'Almanach du savoir-vivre ajoute que, dans la rue, en cas d'averse subite, un homme peut prendre la liberté d'offrir la moitié de son parapluie à une personne de l'autre sexe dont il n'a pas l'honneur d'être connu. Sans doute, pour justifier cette liberté, il faut que l'averse soit de première catégorie et tout à fait imprévue. Il est vrai que l'inconnue, si elle est jeune, fera bien de refuser, et si elle n'est pas jeune ou si elle a cru devoir accepter, garder un silence modeste et remercier avec une politesse froide.

Les maisons distinguées, dit ailleurs M^{me} de Bassonville, ont renoncé à l'usage de faire annoncer les personnes à la porte du salon par le domesti-

que. Il est bien vrai que les domestiques avaient la fâcheuse habitude d'estropier les noms. On en cite des preuves concluantes : M. Pozzo di Borgo, par exemple, et le prince avec la princesse Palavicini, annoncés, à quelques minutes d'intervalle, par un Jocrisse à voix de stentor, le premier : « M. le maître de poste de Bordeaux » ; les autres : « le prince et la princesse Paul et Virginie ».

Nous empruntons à un journal catholique cette charmante boutade :

« Je voulus me donner un jour le luxe de visiter la capitale de la Belgique. Je me levai avant l'aurore, et, après avoir mis mon pantalon à sous-pieds, mon beau paletot à poils, mon gilet à raies vertes et mon chapeau de mariage, je dis au revoir à Fifine, et me voilà en route avec mon chien, le fidèle Tom.

« J'avais de bonnes jambes en ce temps-là, aussi j'arrivai bientôt à la ville.

« Je ne pouvais m'empêcher de m'extasier devant tous les monuments qui se présentaient à moi, et plus de cent fois je m'écriai tout bas : « Quel dommage que Fifine n'est pas avec moi ! mais ce n'est rien, nous y reviendrons. » Cependant je croyais qu'on pouvait aller à Bruxelles sans porter son ventre avec soi, et je m'imaginais l'avoir oublié au village, quand tout à coup je l'entendis crier famine. — Midi venait de sonner. — J'entrai dans la première auberge venue, je m'installai à table d'hôte en faisant coucher mon Tom derrière ma chaise. Il faut savoir que c'était vendredi ; je dois bien vous le dire, car, à voir ce qu'il y avait sur la table, on se serait permis d'en douter.

« D'abord on servit un vieux coq qui fut jadis gras et tendre, mais qui avait subi des temps l'irréparable outrage. — Un grand, gros, laid diable, comme il n'y en a pas de pareil en enfer, vous l'enfourcha sans rien dire, et, en quelques coups de couteau, vous le mit en pièces ! Il piqua une aile au bout de sa fourchette, et me l'offrit. — « Merci, lui dis-je, ne savez-vous pas que c'est vendredi aujourd'hui ? Pour tout l'or du monde, je ne ferais pas gras. — Comment, répliqua le gros monsieur, on voit bien que vous venez du village ; vous en êtes encore là ? Est-ce que vous pensez que Dieu s'inquiète si ce que vous mangez est viande ou poisson ? Ce sont vos curés qui vous font avaler cela, et vous êtes assez bêtes pour les croire. Nous autres philosophes, nous avons, de la divinité, des idées plus hautes et plus larges. Allons, prenez vite cette aile ! » Et mon homme, sous les yeux des convives qui riaient, continuait à m'offrir l'aile de poulet, dorée, rissolée, appétissante. — Je pris le morceau et je le mis dans mon assiette.

« La tentation était forte. J'entendais une voix intérieure qui disait : Allons, Jean, ne vas pas te faire passer pour un cagot devant tout le monde qui rira de toi. Va, pour une fois, tu ne diras rien à Fifine, et comme les Pâques approchent, ça passera avec le reste. — Une autre voix disait : Ne

bronche pas, Jean ; si les autres font mal, dois-tu faire comme eux ? Montre ta foi et ton courage, et si l'on rit de toi, tu riras d'eux un jour. — Tom, Tom ! m'écriai-je alors. Le chien, en un bond, fut sur mes genoux. Je lui présentai l'aile, et en un clin d'œil elle fut happée et avalée. Eh bien ! eh bien ! s'écria le bourgeois, qu'est-ce que vous faites là, anicroche ! — Ecoutez, monsieur, lui dis-je, ne nous mettons pas en colère ; je voulais savoir si Tom était philosophe. Vous voyez qu'il l'est, et qu'il ne s'inquiète pas plus que vous du vendredi et des commandements de l'Eglise. — Ce fut une risée générale, et je crois qu'on rit encore maintenant. »

La gourde à Bolomey n'est pas à l'ordonnance.

Chanson nouvelle sur l'air : *T'en souviens-tu*, etc.

Voisins Vaudois et très chers frères d'armes,
On vous disait jadis fort bons soldats ;
Et dans les jours de luttes et d'alarmes,
Vous accouriez des premiers aux combats.
Mais un bouchon à mine peu guerrière
De ce haut rang vous a fait déroger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière
De malemort serait-elle en danger ?

Qu'avait-il donc, ce liège misérable,
Pour offusquer l'inspecteur fédéral ?
Exhibait-il un thorax déplorable,
Clopinait-il, ou se tenait-il mal ?
Pour fermer l'œil, restait-il en arrière ?
Dans la boisson, allait-il se plonger ?...
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière
De malemort serait-elle en danger ?

Quand nos aïeux brisaient la tyrannie
Et qu'ils bravaient de puissants oppresseurs,
Quand ils donnaient leur temps, leur bien, leur vie,
Pour repousser d'injustes agresseurs,
Prétendait-on raccourcir leur crinière,
Et d'un trousseau pensait-on les charger ?....
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?

C'est un travers qu'il est bon que l'on raille,
De pointiller quand on peut trouver mieux :
Avec grand soin faut-il chercher la paille ?
La poutre est là qui nous crève les yeux.
Si, de l'ôter, le désir est sincère,
Grattons l'endroit qui nous doit démanger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?

Pour préparer des bras à la patrie,
Est-il besoin de prendre un ton grossier ?
Traîner son sabre avec forfanterie,
Est-ce prouver qu'on est vaillant guerrier ?
Forts et plumets, grand flafla militaire,
C'est un dada dont il faut nous purger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?